

Les manœuvres dans le massif de la Tête-Noire [fin]

Autor(en): **Feyler, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **46 (1901)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-337895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES MANŒUVRES

DANS

LE MASSIF DE LA TÊTE-NOIRE¹

Reprenons quelques-uns des mouvements décrits dans notre précédent article.

Patrouilles d'officier. Comment doit se comporter une patrouille d'officier ?

Son but est de renseigner sur l'ennemi. Elle doit donc, avant tout, chercher à voir. Dans la règle, elle n'est pas destinée à combattre. Elle n'usera du combat que pour se défendre, et, à titre exceptionnel, si elle ne peut autrement, pour parvenir à voir. Le combat est pour elle un moyen, jamais le but. Encore n'adoptera-t-elle ce moyen qu'à défaut d'autre, car il offre un double inconvénient : celui d'éventer sa présence, ce qui ne peut que compliquer sa mission, et celui de trahir l'approche du détachement qu'elle éclaire.

Dans la haute montagne, il est aisé de trouver des points d'observation d'où la vue s'étend au loin. La patrouille avancera dans la direction de marche, de point d'observation en point d'observation, ce qui signifie de hauteur dominante en hauteur dominante jusqu'à ce qu'elle ait pris le contact. Dès ce moment, dissimulée à l'endroit le plus favorable, elle suivra les mouvements de l'ennemi et les fera connaître en arrière.

Est-ce ainsi qu'a fonctionné la patrouille d'officier qui, le 3 septembre, s'est avancée d'Ovronnaz dans la direction de Fenestral par Tête Termine ? De cette dernière éminence, elle avait vue jusqu'au col, pouvait suivre la marche de l'adversaire en le comptant homme par homme, et, sans que ses messagers pussent être remarqués, envoyer le plus aisément du monde ses rapports. Au lieu de cela, nous l'avons vu descendre au Greppon Blanc, d'où son rayon visuel était sensiblement moins étendu, où elle se mettait dans l'axe même de la

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

marche de l'ennemi, avec la perspective, par conséquent, d'être démasquée, bousculée par des forces supérieures, et de mener une retraite dangereuse le long d'une pente entièrement découverte. Ainsi fut-il, et le feu de magasin que ses six ou sept fusils exécutèrent à quelques cents mètres de distance sur les minces petites colonnes par un de l'avant-garde rouge n'aurait pas amélioré la situation. Les hommes auraient été allégés d'un peu de munition perdue, voilà tout. (Nous reviendrons dans un article spécial sur la question des feux.)

Des patrouilles, du genre de celles de Tête Termine, peuvent rendre à un chef de détachement de signalés services. Par leurs rapports, il se déterminera sur la tactique à adopter. Qui sait si le chef du détachement blanc, informé à temps que l'ennemi venait à sa rencontre, ne se serait pas décidé à occuper une position défensive pour se laisser attaquer, et ne reprendre l'offensive qu'une fois l'ennemi usé par un combat fatigant, dans un terrain défavorable à l'attaque? Rappelons la maxime de Napoléon : « Dans la guerre de montagne, celui qui attaque a du désavantage, même dans la guerre offensive. L'art consiste à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à sortir de ses positions pour vous attaquer. »

La patrouille du 4 septembre au Faux-Col a mieux manœuvré. Elle a eu un tort, celui de ne pas tenir compte du feu de l'adversaire. Que celui qui n'a jamais commis ce péché lui jette la pierre!

Cette patrouille a été dans une de ces situations exceptionnelles où il faut combattre; moins parce qu'elle avait essuyé le feu des quelques hommes qui occupaient le col, que parce sa seule chance de renseigner le commandant du détachement, était d'atteindre le col elle-même. De là seulement, elle pouvait espérer voir quelque chose d'intéressant.

Au fond, c'est moins une patrouille qui eût été désirable, dans le cas particulier, qu'un détachement plus fort, de marcheurs rapides et de tireurs exercés, dont la mission eût été de s'emparer du col le plus promptement possible, en en chassant les petits postes qui pouvaient s'y trouver. Sauf erreur, cette intention a été celle du commandant de bataillon. Il semble bien qu'au premier occupant devait appartenir le gain de la journée. Ce détachement, en manœuvrant comme a fait la patrouille, aurait gagné tout au moins le contrefort nord

du Grand Chavalard, qui, en deçà d'une combe étroite, domine légèrement le col. Il aurait ainsi empêché l'adversaire d'arriver lui-même sur ce contrefort d'où il a pris de flanc la marche du détachement. De plus, il eût certainement gêné, dans sa défense, la compagnie du Faux-Col.

Le mépris du feu. Nous avons fait observer l'oubli de l'effet du feu ennemi par la patrouille du Faux-Col, le 4 septembre. Cette faute est extrêmement fréquente dans nos manœuvres. Nous l'avons vue se reproduire au moins dix fois par jour pendant les manœuvres auxquelles nous avons assisté cette année. Qu'il s'agisse de simples patrouilles, de compagnies au feu ou d'unités plus importantes, on ne peut pas ne pas être frappé du peu de cas que l'on fait du tir de l'adversaire. Tantôt c'est insouciance voulue des réalités du combat, tantôt manque de coup d'œil, erreur dans l'appréciation des exigences tactiques.

C'est aussi quelquefois, dans l'ardeur de la lutte, oubli de la situation, et dans ce cas la faute est plus excusable. Mais il semble que souvent elle pourrait être évitée avec un minimum d'attention. Nous avons vu, par exemple, que le 3 septembre, à Tête Termine, les compagnies de tête s'étant rencontrées à bonne portée de fusil, les carabiniers ont continué leur marche en avant si bien que le combat traînant, — car le combat ne pouvait être que démonstratif en cet endroit, — est poursuivi à 200 mètres de distance. Dans un cas pareil, est-il nécessaire d'attendre l'intervention d'un juge de camp ? De part et d'autre, les officiers doivent se rendre compte d'emblée du ridicule de la situation et s'empresse de la réparer.

Autre cas. Dans le même combat, une section du bataillon 12 ayant appris la marche du bataillon de carabiniers 1 de Bougnonnaz au col du Châtillon, a quitté la ligne de feu et, par une marche de flanc, est allé occuper le col. Le commandant de la ligne de feu justifia ce mouvement en disant qu'il considérait l'ennemi comme hors de combat ; la marche en avant inconsidérée de celui-ci lui aurait causé des pertes trop importantes.

Dans la réalité il en eût été peut-être ainsi, mais cela n'est pas certain. On peut supposer, avec infiniment de raison, que dans un combat sérieux, la marche inconsidérée n'aurait pas eu lieu. La ligne ennemie eût été à quatre ou cinq cents mè-

tres plus en arrière, mais son tir n'en eût pas été moins efficace.

En outre, aux manœuvres, les juges de camp seuls sont compétents pour déclarer une troupe hors de combat. Tant qu'ils n'ont pas prononcé, il faut considérer cette troupe comme apte à manœuvrer, sinon c'est le désordre.

D'une manière générale, il serait bon de mettre l'accent un peu plus sur les exigences du feu dans nos manœuvres, surtout quand les effectifs sont réduits. C'est dans ces cas-là qu'il est possible d'entrer dans le détail. Il semblerait utile d'en profiter.

On nous répondra qu'en cas de guerre, officiers et soldats sauront bien éviter cette faute; que les projectiles se chargeront de les rappeler à la réalité. Il vaudrait mieux qu'ils s'y accoutumassent déjà en temps de paix, ne fut-ce que pour n'être pas obligés, quand viendront les combats sérieux, de se former à une nouvelle tactique.

Le déploiement. Comment faut-il déployer à la montagne? Soit le 3 septembre au-dessous du Châtillon, soit le 4 dans l'attaque du Faux Col, le déploiement s'est effectué très méthodiquement, réglementairement, compagnie après compagnie, chaque réserve venant successivement doubler et enlever la ligne, pour, de bond en bond, la porter jusque sur la position.

Seulement, comme les combes aboutissant aux cols étaient étroites et se resserraient au fur et à mesure de la montée, comme, d'autre part, les pentes latérales étaient d'un parcours extrêmement difficile, parfois impraticable, les compagnies en sont venues à se grouper en une masse de plus en plus dense menant un combat de front.

En principe, il n'y a pas de différence entre le combat de tirailleurs à la montagne et le même combat à la plaine. Le terrain obligera à des modes d'exécution différents, mais, dans l'un comme dans l'autre cas, il faut arriver à acquérir la supériorité du feu en mettant en ligne le nombre de fusils nécessaire, et menacer les points sensibles de la ligne ennemie qui sont, en général, les ailes.

L'un et l'autre de ces réquisits exige que l'on s'étende en largeur, non pas jusqu'à rendre faible sa ligne sur tout le front, mais jusqu'à concurrence de tous les fusils dont on peut disposer sans risquer de perdre la cohésion indispensable.

Cette exigence existe à la montagne comme à la plaine ; elle est même plus stricte, car l'attaque se complique de la lenteur des mouvements. N'oublions pas qu'à la distance de feu de 900 à 1000 mètres correspond généralement une différence de niveau de 400 à 450 mètres, souvent davantage. La pente, dans ce cas, est de 20 à 25°, ce qui n'est pas excessif, tant s'en faut. Les pentes supérieures à 25°, — tels les abords du Faux-Col, — ne sont pas rares dans nos Alpes. Jaenike estime que les pentes de 25 à 35° sont praticables pour les tirailleurs seuls, avec difficulté.

Jaenike est peut-être un peu pessimiste ; la difficulté n'est pas si considérable, mais encore faut-il y mettre le temps. Dans tous les cas, avec une pente de 20 à 25°, les 400 à 450 mètres de différence d'altitude correspondant à une portée de feu de 900 à 1000 mètres exigent, pour être gravis, une heure et demie de marche. Quand on arrivera dans la zone des feux foudroyants, distance de 300 à 500 mètres, il faudra encore une demi-heure à trois-quarts d'heure de marche pour atteindre la position. Ces chiffres en disent plus que de longs discours. Pendant cette demi-heure, 40 fusils avec des munitions en suffisance, mettront hors de combat, le plus tranquillement du monde, des bataillons entiers, s'ils ont l'audace de se découvrir.

On nous objectera la supériorité du feu que peut acquérir une troupe d'attaque nombreuse ; on nous fera remarquer qu'au col du Châtillon les carabiniers étaient un bataillon contre un peloton et au Faux-Col trois compagnies contre une.

A Saint-Privat aussi, la Garde royale prussienne a cru avoir acquis la supériorité du feu ; elle avait pour elle le nombre des fusils et était soutenue, qui plus est, par une forte artillerie. Or, son désastre est devenu classique.

Ce serait une erreur de croire qu'il suffit de bénéficier d'une majorité de fusils pour obtenir la supériorité du feu. On l'admet aux manœuvres, toutes choses étant égales d'ailleurs, parce qu'il n'est pas possible de faire autrement. Mais la supériorité du feu peut être du côté du petit nombre. Ce sera le cas, par exemple, si ce petit nombre comprend les tireurs les plus exercés, les plus habiles ; si leur troupe est de sang-froid devant un ennemi démoralisé ; s'ils occupent une position de tir plus favorable que l'adversaire, etc.

Ce dernier cas est, en thèse générale, la règle pour l'occu-

pant d'une position défensive à la montagne. Il reste à l'abri, tandis que l'attaquant est obligé de se découvrir pour avancer lentement. De ce chef déjà, ce dernier subit les pertes les plus nombreuses, ce qui, moralement, l'affectera davantage. En outre, sa position de tir est sensiblement moins favorable. L'espace dangereux est pour lui beaucoup plus étendu que pour le défenseur. Les projectiles de celui-ci, suivant une trajectoire approximativement parallèle à la pente, ont chances de frapper sur un long parcours : en tout état de cause, la gerbe couvre un certain terrain. Pour le défenseur, au contraire, l'espace dangereux est réduit à son minimum. Les coups trop courts se fichent dans le sol ; les coups trop longs passent par-dessus la tête du défenseur et retombent loin en arrière, sur la pente opposée. L'espace dangereux se confond avec le seul point visible de l'individu, une hauteur et une largeur de tête. Le tir de guerre, dans lequel on escompte l'effet de la gerbe des projectiles, est inefficace ici ; exerce seul une influence le tir visé.

Ce dernier, lui-même, est plus facile pour le tireur du haut que pour celui du bas.

Premièrement, le tireur dominant sera mieux dissimulé par un masque de faible hauteur que le dominé.

Secondement, ayant le ciel brillant derrière lui, il oppose à la vue un but moins bien éclairé.

Troisièmement, le fait d'être en haut, lui donne plus d'assurance. Tant que ses flancs sont couverts, il court les moindres dangers. Puis, s'il veut passer à l'attaque, il aura l'inappréciable avantage de la mener à la descente, ce qui lui permet les mouvements prompts.

Au point de vue psychologique, entre autres, la différence est grande. Que l'on veuille nous permettre à ce propos une citation intéressante. Nous l'empruntons à un volume qui vient de paraître et dont nous conseillons vivement la lecture à nos camarades. Ils y trouveront plaisir et profit¹ :

« Qu'est-ce qui pousse une troupe au-devant de l'ennemi ? demande l'auteur que nous citons, capitaine Simon, de l'artillerie française. Quel est le ressort qui la meut ? Ce sont des forces morales : la volonté de vaincre chez les chefs, la volonté

¹ *Les principes de la guerre alpine*. Conférences faites aux officiers de la garnison de Lyon par Paul Simon, capitaine d'artillerie à l'Etat-Major du XIV^e corps d'armée. Un volume de 169 pages. Berger-Levrault & C^{ie}, Paris, éditeurs.

de vaincre et la discipline chez les soldats. Ces forces, comme toutes les autres, sont sujettes à l'usure. Elles peuvent engendrer une certaine somme d'efforts, non des efforts illimités... La force de volonté s'use par la fatigue et sous l'influence dissolvante du danger, de la crainte, tout comme l'énergie physique s'use par le travail. Il arrive un moment où, par suite d'efforts prolongés, ou d'émotions réitérées, nous ne savons plus rien vouloir.

» Ici, ces deux causes d'usure s'unissent pour anéantir la volonté : la fatigue de l'ascension, le danger, l'émotion incessante d'entendre siffler les balles et de voir autour de soi tomber les camarades...

» ... Enfin, la tentation du demi-tour est doublement forte.

» En terrain horizontal, le demi-tour n'offre pas grand avantage au soldat assaillant, pour peu qu'il se soit approché à courte portée de l'ennemi... « Une balle dans le dos tue aussi bien qu'au centre ! » comme disait l'auteur des *Chants du soldat*.

» En se portant en arrière, il s'éloigne de l'ennemi, mais il reste pendant un certain temps tout aussi exposé à ses coups qu'en avançant.

» En s'avançant vite, très vite, il peut espérer faire fuir l'ennemi et échapper ainsi encore mieux au feu qu'en fuyant lui-même.

» Il n'en est pas de même dans l'attaque en montant une pente raide.

» Impossible de se précipiter sur l'ennemi, de « fuir en avançant », de se griser de vitesse pour oublier le danger : la pente s'y oppose, il faut monter péniblement, lentement son calvaire, ayant tout le temps de faire de déprimantes réflexions sur les dangers qui vous menacent, tandis qu'en tournant les talons, on peut fuir en descendant, à une allure folle, et se mettre, en quelques minutes hors de danger.

» ... Dans l'attaque en descendant tout se passe exactement à l'inverse de ce que je viens d'exposer.

» La troupe assaillante entraînée par son propre poids court à l'assaut ; elle reste très peu exposée au feu ; elle fait par conséquent peu de pertes ; elle s'énerve d'autant moins ; elle ne se fatigue pas, ses réserves d'énergie restent donc intactes. Enfin, ce qui est d'une importance capitale, la tentation du demi-tour est pour le soldat absolument nulle. Pour fuir en reculant, il faudrait remonter la pente de la montagne sous le

feu de l'ennemi, lentement, péniblement ; il y aurait bien plus de chances pour lui d'être frappé en marchant ainsi lentement, qu'en courant à l'assaut, en se précipitant sur l'ennemi pour le terroriser et le mettre en fuite. Il y a grand avantage à fuir en avançant et à se griser de vitesse pour oublier le danger. Même si la volonté faiblit, c'est une raison de plus pour qu'il ne tente pas l'effort d'une ascension, pour qu'au contraire il se laisse aller, entraîner par son poids. S'il s'affale, il ne fera que précipiter sa marche en avant.

» Pour toutes ces raisons, l'attaque en descendant est la manière la plus facile et la plus avantageuse d'attaquer. »

* * *

Ainsi, de toutes façons, la troupe dominée est en état d'infériorité pour se servir de ses armes. L'attaque de front qu'elle tenterait serait vouée à l'insuccès. Dans sa situation, la supériorité de l'effectif des tireurs est insuffisante pour procurer la supériorité du feu. Il y faut joindre la manœuvre.

La première condition de celle-ci est de ne pas fournir sur le front, à aucun moment, un but trop compact. Il faut se déployer largement, tout en conservant en arrière des points d'appui favorables pour tenir ferme au cas d'une contre-attaque. Ce large déploiement s'opère en fractionnant les unités en petites colonnes qui se faufilent entre les obstacles, celles des ailes gagnant les pentes latérales pour arriver sur les flancs du défenseur en les dominant.

Cela ne sera pas toujours possible. Le terrain peut ne présenter aucun passage franchissable, si ce n'est à la marche de front. Dans ce cas, il est inutile de sacrifier des forces en tentant une attaque méthodique impossible. Il faut procéder par surprise ; manœuvrer d'une autre façon ; maintenir, par exemple, l'adversaire sur sa position par une feinte, et chercher ailleurs où gagner du terrain.

En tout état de cause, la marche en avant suppose une reconnaissance préalable minutieuse du terrain. C'est peut-être par là que les opérations du détachement blanc ont péché le plus. Les points de passage étant insuffisamment reconnus, les unités ont le plus souvent borné leurs mouvements à une marche de front par le fond des combes. Il n'est pas certain qu'elles n'eussent pas trouvé à se diriger par ailleurs avec plus de chance de succès si elles avaient cherché.



Fig. 1. — Le Détachement blanc se rassemble au col de Fenestral.



Fig. 3. — Les rochers sous la Tita à Sery.

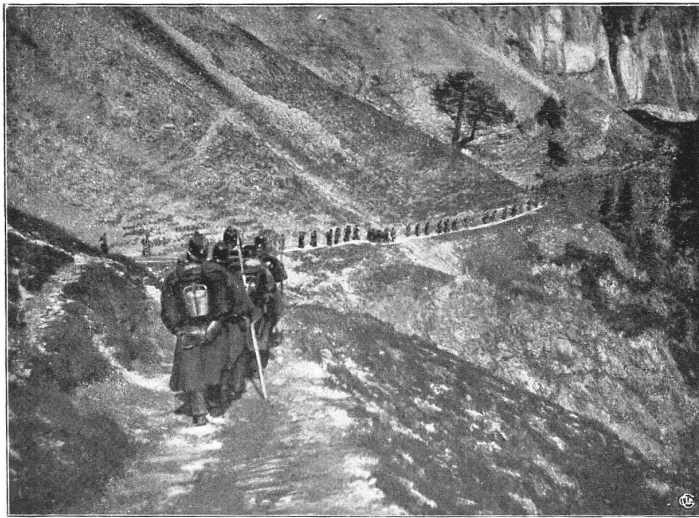


Fig. 2. — Le bat. de carabiniers 1 sur le sentier de Lousine.

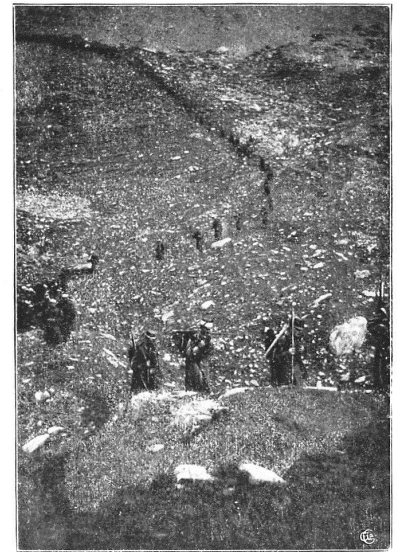


Fig. 4. — Une marche le 3 septembre.

Sans doute, procéder comme nous le disons exige du temps. Il se passera plusieurs heures avant que le détachement prononce un mouvement. C'est une nécessité de la guerre alpine. Il faut ou s'y soumettre ou se résoudre à l'in vraisemblable. Cette dernière alternative a été la plus fréquente pendant les manœuvres des 3 et 4 septembre.

Ne nous en plaignons pas. Commettre des fautes est un élément essentiel de progrès. Celles que nous nous sommes permis de relever auront eu cet excellent effet d'attirer notre attention sur tout ce qui nous manque pour mener correctement des opérations de montagne. Cela seul déjà constitue un avantage inappréciable ; c'est le premier pas vers l'instruction.

F. F.

Nous devons à l'obligeance de M. le lieutenant d'artillerie Marcel Guinand les photographies parues dans notre livraison d'octobre. Celles que nous ajoutons au présent article (pl. XL) nous ont été aimablement procurées par M. le lieutenant de carabiniers E. Bobaing.

La comparaison entre les fig. 2 et 4 illustre ce que nous avons dit de la marche en montagne des carabiniers et du progrès réalisé au cours des manœuvres. La fig. 4 nous montre la marche le premier jour ; la fig. 2 la marche le dernier jour. A la vérité, la comparaison n'est pas parfaite, la marche de la fig. 2 se faisant sur un bon sentier. Nous aurions voulu pouvoir, à la place de cette photographie-là, en publier une autre d'une colonne par un dans un pâturage montant et semé de cailloux comme celui de la fig. 4. Malheureusement le cliché n'est pas assez net.

Par la même occasion, rectifions une erreur de notre premier article : la batterie de Corgneules a été commandée par le capitaine Charles Briquet.
